

Un musée des produits d'épicerie

Pierre Chalout

Volume 2, Number 3, Fall 1986

La vie culturelle au XIX^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6529ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chalout, P. (1986). Un musée des produits d'épicerie. *Cap-aux-Diamants*, 2(3), 3-6.



Aspect de la rue Saint-Jean vers 1880. L'épicerie J.A. Moisan avait pignon sur rue en la maison Lenfesty (aujourd'hui la Rôtisserie du Faubourg).
Photo: W.B. Edwards, Collection Boris-Maltais.

UN MUSÉE DES PRODUITS D'ÉPICERIE

par Pierre Chaloult*

Dans l'atmosphère de reprise qui suit la dépression économique des années 1893-1895, le peintre-décorateur Bernard Leonard profite du nouveau climat pour lancer une compagnie de vitraux artistiques à Québec. C'est l'histoire de cette entreprise familiale en activité durant 44 ans que nous raconte Ginette Laroche-Joly.

Le fondateur de la très sélect épicerie J.-A. Moisan, sise depuis 1871 au beau milieu de l'ancien chic «Faubourg» de la Haute-ville de Québec, serait né le 14 décembre 1848. . .

Cinquante-neuf après sa mort en 1927, un de ses principaux collaborateurs, M. Jacques-Ernest dit «James» Beaudin, m'en parle comme d'un personnage quelque peu irréel: *J'étais le beau-frère de son fils Elzéar, mais je n'avais que 26 ans alors qu'il en avait 71. . . Il ne parlait que très peu de sa jeunesse. . . Encore moins de son enfance. . . On ne le questionnait jamais. . .*

À 92 ans, James Beaudin a le sourire vif et l'esprit moqueur. . . Il fouille dans sa mémoire comme s'il ouvrait un placard débordant de vieux grimoires plus ou moins lisibles. . . Mais il se rappelle très très précisément que l'on était tous d'accord dans la famille pour dire que le fondateur, dont on n'a jamais su le véritable nom, avait été sauvé d'un navire irlandais naufragé, vers 1851, aux approches de la Grosse-Île. . . Et comment s'appelait ce navire? *Je l'ai déjà su, mais je ne m'en souviens pas. . .*

*Chercheur autonome

Les passagers du vaisseau-fantôme

L'enfant que l'on présumait d'origine irlandaise a été adopté, ainsi que deux autres garçons (pourquoi pas ses frères?) par un brave homme de Québec qui l'a (ou les a) rebaptisé(s) Moisan. Jean-Alfred est donc «arrivé» à Québec vers l'âge de deux ou trois ans. Il aurait vraisemblablement vécu son enfance dans ce quartier de la Haute-ville où s'élèvent désormais l'Auberge des Gouverneurs, la Place Québec et la tour du complexe G, à une époque où la rue Artillerie se nommait *Artillery*, la rue Saint-Michel, *St. Michael*, la rue Saint-Jean, *St. John without*, c'est-à-dire hors-les-murs...



Photographies du couple Jean-Alfred Moisan, fondateurs de l'épicerie en 1871.
Photographe: Montmigny & Cie.
Collection Boris-Maltais.

Il aurait passé sa jeunesse dans un milieu d'artisans et de gagne-petit plus ou moins anonymes où l'on parlait français à la maison, à l'école et à l'église, mais anglais partout ailleurs; où l'on se devait donc de comprendre la langue de la reine Victoria, de l'Empire britannique, des grandes découvertes, du commerce international, des riches clients, des gros employeurs, des bourgeois de la *Grand(sic)Allée St. Lewis Road* et des touristes américains...

La langue du QUEBEC DIRECTORY de Mister Alfred Hawkins dont le ou les rédacteurs ne se voulaient, de toute évidence, ni des moralistes, ni des historiens, ni des politiciens, ni même des journalistes qui ne s'exprimaient pas en anglais plutôt qu'en français pour plaire aux uns plutôt qu'aux autres mais pour être entendus de leur clientèle...

Le mystère Moisan

Selon M. Beaudin, l'épicerie J.-A. Moisan daterait de 1871; du mois de mai 1871. Or le QUEBEC

DIRECTORY de 1871-72 mentionne le nom de Jean-A. Moisan, *grocer*, au coin des rues Artillerie et La Chevrotière. En 1872-73, Jean-A., se trouve au coin des rues Artillerie et Saint-Michel. En 73-74, il descendra jusqu'à Saint-Jean où il louera (à l'endroit actuel de la *Rôtisserie du Faubourg Inc.*) un espace dans la maison de la Haute-ville où habitait le gros importateur de produits alimentaires de la rue Saint-Paul (dans la Basse-ville) Henry Lenfesty, syndic (?) de la cathédrale anglicane...

Le fondateur occupera très vite de plus en plus d'espace dans la maison Lenfesty où Hilary succédera bientôt à son père ou son frère Henry. On y aménagera de nouvelles portes extérieures: celle de chez Hilary, au 309 Saint-Jean; celle de l'Épicerie J.-A. Moisan, au 311 Saint-Jean, coin Sainte-Genève; celle de Jean-A. Moisan, derrière le magasin, au 59 de la Côte Sainte-Genève...

Et les femmes dans tout ça? À 29 ans, le fondateur songeait peut-être au mariage, si ce n'était déjà fait. Et de même Hilary Lenfesty: pourquoi pas? C'était malheureusement là le genre de questions que les rédacteurs du QUEBEC DIRECTORY ne se posaient jamais: il y avait la QUEEN Victoria pour les protestants et la Sainte-Vierge pour les catholiques; quant aux autres femmes, elles n'étaient jamais plus que Madame John F. ou Madame Paul G. ou Madame Notaire ou Madame Docteur. Jamais Madame Yvette ou Madame Louise Une-Telle ou Telle-Autre...

Le miracle Moisan

Vers 1882-83-84, l'Épicerie J.-A. Moisan était de plus en plus et de mieux en mieux fréquentée par les personnes de «not'monde», pour ainsi dire de la bonne société. On s'y spécialisait (déjà!) dans les produits rares que l'on ne trouvait ni au marché Berthelot (que l'on prononçait Berthelotte), ni même au marché Finlay, dans la Basse-ville...

Le fondateur se présentait alors dans le QUEBEC DIRECTORY comme *grocer*, mais il ajoutait en lettres noires *wine and liquor dealer*. Il savait, sans aucune espèce de doute, garder les bouteilles de vin à l'ombre, sur un lit de paille qui sentait bon le soleil du Midi. Il savait, sans aucune espèce de doute, dire «claret» un grand bordeaux rouge mis en bouteille en France pour être vendu en Angleterre (et à Québec!) à de fins gourmets...

Il trônait comme un prince en son royaume où il voyait à ce que l'on serve la femme du pasteur avant la bonne de Madame Notaire, même si ladite bonne était arrivée avant l'autre. Il arborait sur semaine le physique d'un maître de navi-

gation; le dimanche, celui d'un marguillier; en tout temps, celui d'un puritain qui pratiquait le commerce comme un prêtre sa religion.

À l'automne de 1884, les Lenfesty (Hilary seul ou avec sa famille) étaient encore propriétaires de la maison où logeait l'Épicerie Moisan et dans les dépendances de laquelle le scandale allait éclater...

J.-A. Moisan propriétaire

«On», pour ainsi dire tout autre que le fondateur, aurait pratiqué à l'envers le miracle des noces de Cana, transformant, au lieu de l'eau en vin, le vin (et autres alcools) en produits fortement baptisés. Jean-Alfred Moisan n'avait rien à voir ni rien à faire dans tout ça et il entendait que ça se sache. Il se comporta donc en conséquence, achetant, dès le 29 janvier 1885, la maison sise à l'ouest de celle des Lenfesty: la maison même qui deviendra (et qui est encore en 1986) celle de «son» épicerie...

Par-devant le notaire J. Graves Clapham, John Dick, *esquire*, Port Warden, acceptait alors de vendre à Jean-A. Moisan, *grocer*, la propriété en question et ses dépendances pour la somme de 4 000 \$ en «argent courant de la Province» payables 2 000 \$ comptant et 2 000 \$ autres dans trois ans à *six per centum* d'intérêt annuel, le tout livrable le premier mai 1885, de sorte que le nouveau propriétaire ne pouvait pas transformer avant cette date le logement du capitaine Dick en magasin avec vitrines et porte centrale, lesquelles datent en conséquence...

Quarante-deux ans plus tard, le Vendredi Saint 15 avril 1927, les abonnés de l'ÉVÉNEMENT pouvaient lire ceci, en page trois de leur quotidien de la Haute-ville: *L'un des vieux et des plus estimés commerçants de Québec est mort hier en la personne de M. Jean-Alfred Moisan, fondateur de la maison J.-A. Moisan, qui tient une épicerie modèle, depuis plus d'un demi-siècle au no 341, rue St. Jean.*

Qui ça «on»?

Feu M. Moisan était un homme actif qui n'aimait pas à désarmer devant la veillesse. En dépit des avis d'une maladie qui l'avait tenu éloigné de ses affaires pendant plusieurs mois, il aimait à suivre les développements de son commerce. C'est en remplissant une tâche trop rude pour ses forces, ces jours derniers, qu'il a aggravé son état. Dimanche dernier, il fut pris de douleurs de rhumatisme en se rendant à la messe et il sentit bientôt que ses forces l'abandonnaient rapidement. Il a expiré doucement vers 6 heures, hier soir, entouré de son épouse et de ses enfants.



L'épicerie J.A. Moisan s'installe définitivement dans cet immeuble dès 1885. L'extérieur du bâtiment sera ensuite modifié par l'installation de larges vitrines. En 1921, le propriétaire augmente la surface de son épicerie par l'achat de la résidence adjacente. Collection Boris-Maltais.

Il laissait dans le deuil sa seconde femme, Ludovine Boudreault, et sept enfants de sa première femme, Laetitia Clavet. «On» le disait âgé de 78 ans et 4 mois, tout comme si l'«on» avait su (sans le dire) où et de qui il était né. Ses obsèques eurent lieu le lundi de Pâques à son église paroissiale de Saint-Jean-Baptiste, en plein coeur du «faubourg» de la Haute-ville où il avait fait carrière. Dans le registre des décès, «on» a inscrit, en marge du certificat, Jean Ernest et dans le texte Jean Alfred...

J.-A. Moisan est mort selon sa loi!



L'épicerie J.A. Moisan frappe monnaie et paie au porteur sur demande, en tout temps sur tout achat «sauf eau-de-vie et tabac». Collection privée.

Boris Maltais, le nouveau propriétaire de l'Épicerie J.-A. Moisan, dans le vieux «Faubourg» de la Haute-ville de Québec, s'est très vite aperçu que Lamartine avait raison de dire des *objets inanimés* qu'ils ont *une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer*...

Boris Maltais s'est de même rendu compte que le J.-A. Moisan de 1871 avait compris qu'il ne fallait pas détruire les oeuvres des prédécesseurs sous prétexte d'innover. Que ce n'était pas en tuant la poule aux oeufs d'or qu'on la faisait mieux pondre. Ainsi le nouveau propriétaire de l'Épicerie J.-A. Moisan et ses jeunes compagnons (au masculin et au féminin) s'efforcent-ils de recréer à la moderne le vieil établissement. De le rendre, en 1986, tel que le fondateur de 1871 l'imaginait s'il vivait encore. Et ceci nous amène à voir avec nos yeux d'aujourd'hui ce qu'était...

Si nous comparons cette photographie de 1940 à une vue d'aujourd'hui, on observe que l'épicerie possède toujours son cachet d'antan.
Collection Boris-Maltais; photo: Yves Beauregard, 1986.



Québec en 1871

Cent douze ans après la bataille des Plaines d'Abraham, quatre ans après la signature, à Londres, du pacte confédératif, les Gagnon, les Tremblay, les Morin, les Moisan et les Deschesnes de la Haute et de la Basse-ville étaient à la fois inquiets et satisfaits de la tournure des événements: inquiets de constater que l'anglais était toujours la langue du commerce et des communications et des grandes entreprises, MAIS satisfaits de se voir un peu mieux établis que naguère dans les quartiers chics de la ville...

Sans doute Montréal et Toronto progressaient plus vite que Québec, où la population n'augmentait, en onze ans, que de 1 380 pour atteindre 59 699 en 1871, MAIS les Anglais ne représentaient alors plus que 20 pour 100 de ce total, au lieu de 40 pour 100 en 1860. Sans doute la *Saint Andrew's Society*, filiale de la Church of Scotland, la *Saint George's Society* de la Church of England et la *Saint Patrick Society* étaient toujours bien puissantes, MAIS moins populaires que la *Société Saint-Jean-Baptiste*; de même le *Morrin College* à l'ombre du *Séminaire de Québec* et de l'*Université Laval*...

Sans doute le gouvernement impérial retirait-il (en 1871) sa garnison de Québec, ce qui voulait dire 3 000 personnes pour l'entretien desquelles Londres ne verserait plus 400 000 \$ par année, MAIS on rencontrait, par ailleurs, de moins en moins d'uniformes rouges et de plus en plus de chapeaux de «castor» sur la Grande-Allée et sur l'esplanade, le dimanche, et à Spencer-Wood (ancien nom du domaine du Bois-de-Coulonge), lors des réceptions du lieutenant-gouverneur, sir Narcisse Belleau...

Sans doute les propriétaires des chantiers maritimes de la région employaient-ils de moins en moins de travailleurs depuis que l'on utilisait le fer au lieu du bois dans la construction des navires mus à la vapeur plutôt qu'à la voile, MAIS le Parlement offrait de plus en plus de «positions» (pour ainsi dire d'emplois) aux amis du Pouvoir, alors que les fabricants de chaussures et de produits textiles essaïaient, disait-on, comme des abeilles...

Sans doute la plupart des huit banques d'affaires de Québec n'étaient-elles que des succursales, ou pis encore, des entreprises qui n'avaient de canadien (au sens québécois du terme) que les apparences, MAIS n'empêche que la *Banque Nationale de Québec* et la *Caisse d'Économie de Notre-Dame de Québec* étaient aussi françaises que l'indiquait leur nom et faisaient de plus en plus confiance à des petites gens qui avaient nom Morin, Tremblay, Amyot, Deschesnes, Grenier, Caouette, Mathieu, Hudon ou Moisan... ♦